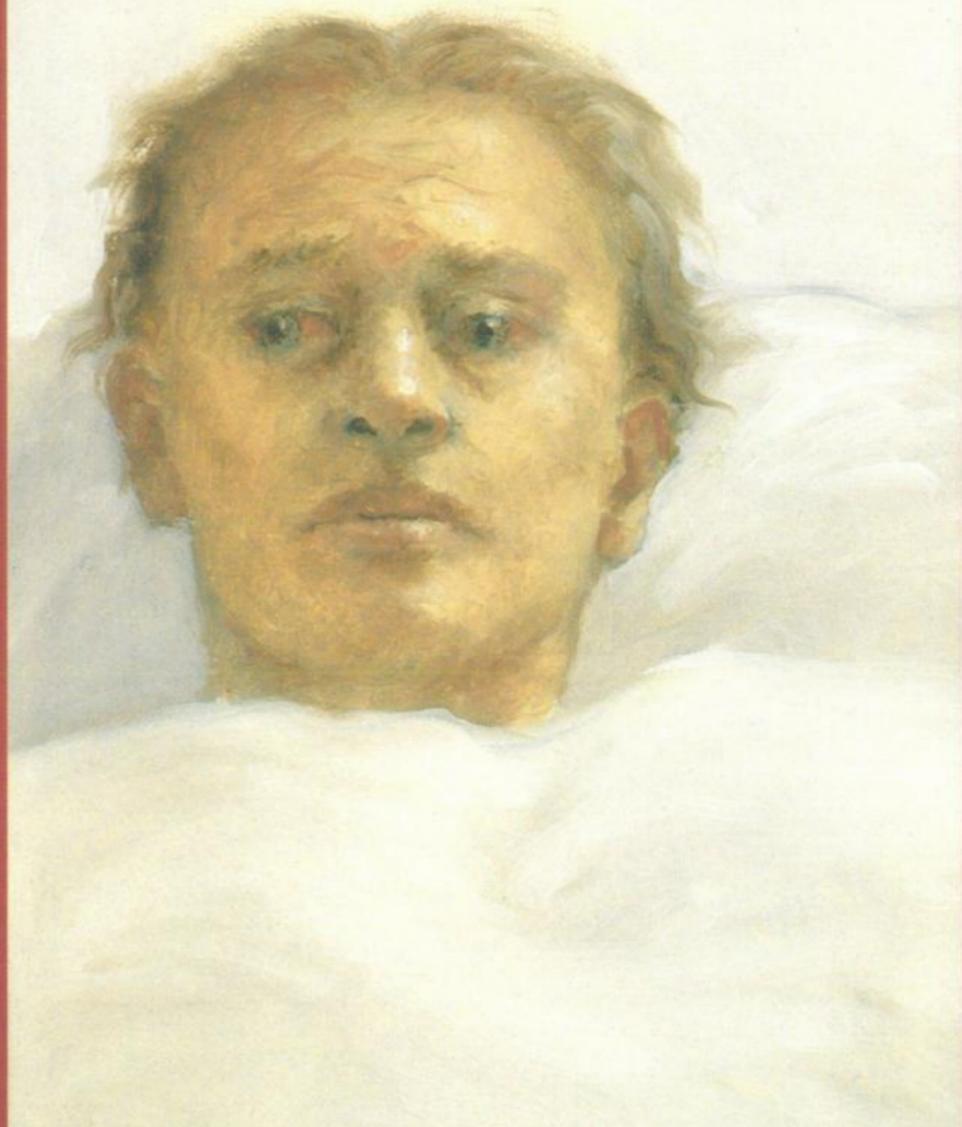


COLLECTION  
SOMBRES CLIMATS



**Alain Monnier**  
**CÔTÉ JARDIN**

Extrait de la publication

**CLIMATS**

*SOMBRES : Qui ne laissent aucune place à l'espoir.*  
*CLIMATS : Ensemble des conditions dans lesquelles on vit.*

Un roman déroutant, qui débute dans un climat réaliste douloureux, pénible – la maladie – puis bascule dans un univers de folie.

Alain Monnier construit un étrange récit fait de confidences. Ses personnages, sortes de marionnettes timbrées, cruelles, viennent déverser leurs délires aux oreilles du personnage principal, en fait le héros inerte et muet du roman.

*Alain Monnier a publié deux livres aux éditions Climats*

Maquette : Berthole  
Illustration :  
Élisabeth Baysset-Gallié



75 F

Extrait de la publication  
ISBN 2841 580 90 3



# CÔTÉ JARDIN

*Alain Monnier*

# CÔTÉ JARDIN



CLIMATS



**Première Partie**

JACQUES LALANNE



Je ne sais pas pourquoi les gens viennent tout le temps me parler. Moi je n'ai rien à leur dire et je me moque bien de ce qu'ils me racontent. D'ailleurs leurs histoires ne me contrarient même pas. Je vis avec mes pensées. Elles me suffisent. Sauf parfois, quand elles refusent de s'ordonner, comme aujourd'hui dans cette salle d'attente, avec ce type qui marmonne à côté de moi en me regardant. Il m'explique les douleurs qu'il ressent, sans même s'apercevoir que les maladies des autres n'intéressent personne. Les salles d'attente se ressemblent. Les regards y sont sans perchoir et les gestes entravés. On s'y entend respirer et cela ralentit encore davantage le temps. Autour de moi, les gens ont des têtes de cadavre. La mienne est pareille. C'est à cause des néons et des rhododendrons en plastique. Aux murs il y a des affiches contre le tabac, elles tiennent avec du scotch aussi jauni que des dents de fumeur. C'est pourtant un hôpital moderne qui m'a été recommandé par mes amis. C'est drôle les gens, ils vous disent où aller crever mais jamais comment vivre. Je n'en suis pas encore là. Je ne crois pas. Les autres non plus sans doute, encore que celui à ma droite avec son pansement sur la tête je ne miserais pas vingt centimes dessus, ni même sur le petit vieux avec sa vieille collée contre lui. Ces deux-là, je les

plaignais, ils me semblaient sans défense. Tout le monde est sans défense au pavillon des cancéreux, mais eux plus que les autres. À les voir il était impossible de deviner celui qui partirait, de celui qui resterait pour fermer les yeux et porter les chrysanthèmes sur le caveau. Le même enfer les guettait.

Nous avions tous ou presque les mains crispées. Les uns sur une enveloppe brune grand format, d'autres sur les cuisses, d'autres encore dans la posture d'une prière muette.

Une secrétaire, habillée comme une infirmière, se pointa pour appeler un nom. Il y eut un silence puis un gros type finit par s'agiter et quitter sa chaise. Il nous regarda étrangement, comme pour retenir l'instant, le dernier avant le grand chamboulement. Il semblait essoufflé. D'habitude les malades se lèvent à l'appel de leur nom, se campent bien droits, et le pas assuré, courent vers le Grand Professeur comme s'il s'agissait du bon dieu. Lui, il traînait manifestement les pieds, tout juste s'il ne serrait pas la main à tout le monde. Moi je ne sais pas ce que j'aurais fait s'il était venu me faire ses adieux. Je ne le connaissais pas, mais je me serais forcé à un peu de connivence humaine vu qu'on ne pouvait pas non plus le laisser partir comme ça. Un autre vint s'asseoir à sa place et la salle d'attente poursuivit sa respiration pesante, parce que finalement ce type n'avait aucune importance. Pas plus que les autres. Nous étions dix ou douze là-dedans à n'avoir aucune importance, à ne pas savoir quel serait le suivant. Sans doute convoquait-on tout le monde à 8 h 30 pour ne pas s'embêter avec l'agenda, et pourquoi s'embêterait-on avec des gens qui vont crever ?

Une jeune femme arriva discrètement et se coula dans la pièce. Elle était rousse et jolie. Il n'y avait plus de siège

pour elle. Elle s'appuya contre le mur silencieusement. Elle avait à peine trente ans. Sa présence était incongrue. Je me levai pour lui céder ma place. Elle parut étonnée, mais elle était si fatiguée qu'elle accepta. Elle s'assit avec un sourire triste, presque mélancolique, songeant que je ne me serais pas levé si je l'avais rencontrée dans le métro, ou bien qu'elle m'aurait vertement éconduit. Peu m'importait. Par ce geste, je démontrais à tous mes voisins que je n'étais pas malade. Les violentes migraines étaient dues au surmenage et les étourdissements au manque de magnésium. Je relevais la tête. Autour de moi, rien n'avait bougé. Seul le type qui me racontait sa maladie me jeta un regard fielleux. Je l'avais abandonné au milieu d'une phrase. Personne ne pardonne cela.

Je n'avais rien de grave. C'était sûr. Les médecins m'avaient coincé dans leur scanner pour amortir leurs investissements, et d'ailleurs depuis hier, les élancements dans les tempes avaient cessé. C'était forcément un signe. Le Grand Professeur allait m'absoudre. Me conseiller un peu de repos.

Dans la salle d'attente, la moquette s'effiloçait. Les malades l'avaient labourée avec leur anxiété dévastatrice. Moi je n'aurais pas su dire si j'étais plus troublé qu'à l'accoutumée, j'ai toujours eu la sensation de vivre dans l'inquiétude. Il paraît que c'est une forme d'ingratitude. Qu'il ne faut pas refuser le bonheur sous prétexte qu'on n'en connaît pas les lendemains. Qu'il faut savoir reconnaître le merveilleux du quotidien. Le cancer n'est pas merveilleux, et ni Epicure ni Spinoza n'y pourront rien changer. Tout juste si le vendeur de tapis pourra changer la moquette parce qu'elle n'a pas eu la durée de vie escomptée. Mais personne ne peut s'engager sur la durée de vie! Surtout dans les hôpitaux.

Et dire que tout cela m'arrivait au moment où ma vie prenait du relief. Après quarante années de grisaille quotidienne, à vivre seul ou avec quelque chat de gouttière. Je n'avais jamais eu de femme, ou très épisodiquement. Je ne crois pas qu'on gâche sa vie à ne pas avoir de femme. À condition d'avoir pu, un jour, en aimer une.

Celle assise à ma droite, s'était mise à se gratter la nuque. Son mouvement était frénétique, j'entendais le bruit de ses ongles sur ses cheveux épais. D'autres la regardaient aussi. Un sentiment de dégoût m'envahit. D'elle, de l'humanité, de moi qui en faisais partie. Mais il n'est pas sérieux de désirer être seul et différent à jamais.

Il y aura bientôt un an que j'ai rencontré Françoise. C'est grâce à elle que pour la première fois de ma vie j'ai viscéralement éprouvé un sentiment. Étrange sensation de se sentir tiré hors de soi, et de se découvrir une légèreté jamais soupçonnée! Ce serait injuste que tout s'arrête. Je sens pourtant que je ne vais pas couper à cette saloperie! Saint Léon et Saint Schwartzy, priez pour moi! On se croit immortel, et en même temps on sait qu'on passera à la trappe comme tout le monde.

La secrétaire vient de revenir. Son visage est toujours aussi hostile. Elle lâche un nom du bout des lèvres presque dégoûtée. Elle côtoie le cancer mais je suis certain qu'elle n'a jamais imaginé pouvoir se retrouver un jour dans cette salle à attendre.

C'est un homme assez âgé qui s'avance. En survêtement, abdication déjà proclamée ou seconde jeunesse freinée en plein vol. Autour de moi, des gens râlent parce qu'ils sont arrivés avant lui. Ils n'admettent pas que ça ne compte pour rien. Mais ont-ils seulement eu le cancer avant lui?

L'autre, le gros essoufflé, passe maintenant dans le couloir. Il est discret, il n'a plus un regard vers nous, juste vers le bout de ses godasses. Lui il sait, il est fixé. Plus rien ne sera jamais comme avant. Ses traits n'ont pourtant pas changé.

Je me monte la tête pour n'importe quoi, je le sais, Françoise me le répète sans cesse. Elle doit avoir raison. Elle est plus intuitive que moi. On n'imagine pas que le bonheur puisse cesser. On se croit immunisé, pourtant tout est marqué sur les affiches. Halte au tabac. Halte à l'alcool. Prévention. Dépistage. Contrôle. Enfin presque tout! Pas qu'on est là pour y passer. Bientôt je serai fixé. Je le suis depuis ma naissance, mais on va me donner la date, peut-être qu'alors mon inquiétude cessera.

Et celle-là au fond de la pièce, avec ses lunettes qui dissimulent mal qu'elle a dû pleurer toute la nuit? Elle n'a pas d'enveloppe entre les mains. Elle est sans doute déjà venue. Elle vient pour les confirmations ou pour quoi? Ils vous rendent fou avec leurs salles d'attente qui n'en finissent jamais, et ce type qui me demande encore l'heure. Le temps passe si lentement. Il y a d'autres gens debout comme moi. La jolie rousse me voit me frotter les tempes. D'un petit geste complice, elle me demande si je veux m'asseoir. Je lui fais signe que non, mais il y a eu du réconfort dans ce court échange, malgré la nervosité qui envahit tout le monde. Seuls les deux petits vieux semblent échapper à la contagion. Je les regarde encore, ils me font de la peine.

Ma vie s'installait dans une sorte de grâce hebdomadaire. Et puis un jour, les migraines sont arrivées. Tous les matins et tous les soirs, de plus en plus violentes, à se taper la tête contre les murs, et les vertiges et ces moments affreux où je ne sais plus qui je suis ni où je suis.

Peut-être que ce ne sera rien, mais je ne peux déjà plus le croire. La peur me tenaille, et me rend fou. J'ai tout caché à Françoise. À quoi aurait servi de gâcher nos fugaces moments de bonheur? Je ne lui ai pas dit que j'avais ce rendez-vous, et encore moins qu'on m'avait aiguillé vers le grand manitou du bâtiment L. Celui des cancéreux comme tout le monde sait, bien que personne ne prononce le mot. On ne peut pas empêcher le cerveau, même malade, de mouliner. D'ailleurs quand vous lui demandez où est le bâtiment L, le gardien de la barrière vous laisserait presque entrer avec votre voiture. Il vous indiquerait même, s'il le pouvait, la dernière place libre, la dernière cigarette aussi. Et voilà la secrétaire, visiblement de plus en plus excédée, saura-t-on jamais pourquoi, qui s'approche de nouveau.

— Monsieur Jacques Lalanne, dit-elle de sa voix pointue.

Justement, c'est moi.

Le bureau du Professeur était vaste, bien éclairé, avec un immense aquarium et une rampe de boîtes à lumière pour poser les radiographies. Il n'avait rien à voir avec la salle d'attente. L'atmosphère baignait dans un bleu très doux, simplement agrémenté par deux aquarelles et un grand tableau plus coloré accroché en face de lui. Une œuvre abstraite, pointilliste mais barrée de traits noirs rageurs, qui évoquait les taureaux.

Le Professeur avait environ cinquante ans, fière allure, une crinière grisonnante et des rides chaleureuses. Il ressemblait à l'idée que je me faisais de Saint Pierre. Ses mains étaient très larges, plutôt de maçon que de chirurgien, et son sourire affable presque charmeur. Il offrait l'image épanouie du spécialiste au sommet de son art. Il

m'accueillit à la porte de son cabinet, et me poussa par le bras vers un fauteuil en cuir rouge. Puis sans empressement, il s'installa derrière son bureau, et me dévisagea avec une mine presque satisfaite. Il portait une blouse blanche à col ouvert, avec dessous une cravate ornée de pingouins. Cela me fit sourire, Françoise m'avait offert la même pour mon anniversaire. Il glissa ses mains dans les poches de sa blouse en laissant les pouces sortis. Comme dans les westerns. Cet homme, malgré mes préventions, me plaisait. Mon dossier était ouvert sur son bureau. Il le parcourut distraitemment, puis levant à nouveau les yeux vers moi, me dévisagea encore avec curiosité. Les secondes passaient lentement dans un long silence inquiétant. Ma gorge était sèche mais je ne voulais pas prononcer le premier mot. Au bout de quelques nouvelles secondes, il finit par s'y mettre. Sa voix était grave. Il avait un léger accent du midi.

Très vite ses mots s'entrechoquèrent dans ma tête. Métastase, tumeur, maligne. Je les connaissais tous sans savoir donner le sens exact de chacun. Puis seulement des bribes, « se soigner efficacement », « ne pas se mettre martel en tête », « mobiliser son énergie ». Il avait saisi la cravache posée sur son bureau, et battait l'air pour accentuer ses propos. Il en était presque ridicule, mais la froide lueur qui campait au fond de ses yeux, ne prêtait pas à rire.

Le soleil était monté à l'horizon. Il dépassait le toit des bâtiments qui faisaient face à son bureau. Tout était en désordre dans ma tête. Ma pauvre tête remplie de mots et de métamachins, des signifiants et des signifiés. Le sens caché de tout ce charabia était simple, et la condamnation irrévocable. On ne soigne pas les cancers du cerveau. Sa litanie d'explications rassurantes n'y pouvait rien. Elle ne m'atteignait pas. Il s'en aperçut, et commença à bégayer

ses encouragements. Il attendait que je parle. Il avait l'habitude des questions en rafale et des mines pitoyables, mais pas de l'absence. Cela visiblement le dérangeait. Il me montra une nouvelle fois la tache noire qui gâchait le cliché, au-dessus du cervelet et collé à l'hypothalamus. Le silence encore. Il allait m'interroger. Je me lançai pour éviter sa question. Mes mots sortaient posément, je ne les reconnaissais pas. Ni même ma voix. J'inventais des affaires à régler, et aussi la nécessité de savoir l'exacte vérité, les chances de m'en tirer, les souffrances à venir. Je voulais tout savoir pour tuer l'inquiétude de vivre, et me consacrer à celle, plus légitime, de l'au-delà.

Il fermait doucement les paupières en signe d'acquiescement à chacune de mes phrases. Je m'étais soudain découvert, du moins me semblait-il, le ton de l'homme qui n'accepte pas la contradiction. Sauf que je n'avais rien à imposer, que ma peau à sauver, mais assez incroyablement, le Professeur se laissa convaincre. Il hocha la tête, avec un sourire étrange qui disait peut-être que nous étions entre hommes. Puis il marqua une pause pour me sonder une dernière fois avant de se lancer. Mon visage était placide. Mes yeux ne cillaient pas. Ils étaient résolument plantés dans les siens. Et moi qui avais été lâche durant toute ma vie, j'éprouvais soudain, à quelques enjambées de ma mort annoncée, une tranquille et étonnante détermination.

– Vous avez une tumeur maligne au cerveau, me dit-il. Elle est avancée et mal placée... Vous avez une chance sur cinq de vous en tirer. Je peux vous promettre une quinzaine de jours de vie normale en vous bourrant de médicaments. Ensuite on aura deux solutions, la chimiothérapie ou l'opération. Moi je préconise l'opération. Une chance sur cinq, mais on peut en discuter...

J'accusai le coup. Pendant quelques secondes, le Professeur sembla regretter sa franchise. Peut-être s'était-il trompé. Peut-être allais-je m'effondrer tel Aron devant Saint Léon. Je m'empressai de le rassurer, et de lui demander un whisky glace. Il me regarda étonné. Puis avec un clin d'œil sympathique, il se leva et articula une porte en bois qui dissimulait un bar avec un minuscule réfrigérateur. Il en sortit une bouteille de Glenn, des glaçons et deux verres. « Ce n'est pas dans mes habitudes à dix heures le matin, dit-il, mais il y a des malades qu'on a envie d'accompagner... Et parfois un bon verre et une bonne équipe réussissent de grandes choses! »

Le téléphone sonna, il décrocha et refusa la communication. Je lui en sus gré. Nous trinquâmes. Il m'observait à la dérobée. Derrière son sourire sympathique, je croyais par moment deviner une cynique froideur. Je n'étais sûr de rien. Peut-être voulais-je simplement voir un scélérat dans l'homme qui m'apportait de si mauvaises nouvelles. Il avait cessé de parler, et ce silence était agréable. Je lui dis que j'aimais le silence, mais que j'avais souvent l'impression d'être une éponge sur laquelle chacun déversait des discours sans fin. C'était vrai au bureau mais aussi au comptoir des bars, dans les bus, dans les rues. Il sourit et me dit que les gens aiment parler à ceux qui se taisent. Puis reprenant son attitude de Grand Professeur, il me suggéra d'aller prendre l'avis d'un de ses confrères. Juste pour gommer mes doutes! Il m'en indiqua deux ou trois, m'en déconseilla un quatrième et me tendit mon dossier médical pour m'éviter de gaspiller du temps à repasser des examens. Son comportement si peu orthodoxe, empli d'humilité et de compassion, me sidéra : tous les médecins ne se prenaient donc pas pour des juges!

Il rédigea une longue ordonnance avec une série de pilules à prendre toutes les heures suivant un ordre bien précis, et me conseilla de revenir dans dix jours, après avoir consulté où bon me semblerait. Il me promit même en souriant de prévenir sa secrétaire pour m'épargner une nouvelle attente. Sa sollicitude à économiser mes derniers jours, me toucha. Le rendez-vous fut pris pour le 17, et je repartis stupidement content de mon entretien. Presque souriant. À tel point que les malheureux de la salle d'attente, et surtout la jolie rousse, me jetèrent un regard d'envie. Ils croyaient voir passer un rescapé, et soudain la rémission et le miracle leur semblaient accessibles.

L'air frais me rappela brutalement à l'ordre.

Je traversai l'avenue sans la voir, dans une sorte d'hypnose, et m'engouffrai dans le Bar des Convalescents. C'était un troquet de quartier avec un patron à moustache et un garçon qui se faisait houspiller. Je bus un cognac. Puis un second. J'aurais pu en avaler six sans être ivre tant il m'était impossible de me laisser aller.

Mes pensées oscillaient entre la peur animale du néant et les visages des clients du bar. Alors qu'il s'agissait de les concentrer sur l'urgence, elles s'échappaient vers les détails les plus futiles, et je m'en voulais de ne penser qu'à la vidange mal faite, au contrat de Bessier, au cadeau de Paul... Peut-être que le sens de la vie ne reposait finalement que dans la futilité quotidienne? Au lieu du foisonnement redouté, il y avait le vide, et peu à peu l'envie de rien au lieu de l'envie de tout. Juste une cigarette pour accompagner l'immense angoisse. Je pensais aux œufs durs sur le comptoir. L'instant d'après, j'imaginai le monde sans moi, et j'éprouvais une violente haine pour ceux qui allaient continuer. C'était ainsi. La fureur, puis l'apaisement, peut-être un jour l'acceptation. Mais quinze jours pour accepter sa mort étaient trop peu. Il faut une vie entière pour apprendre à mourir. Pour regarder les plus jeunes comme des étrangers à sa race, pour abandonner un à un, sans regret, ses désirs, pour s'étonner de l'intérêt que peu de temps auparavant, ils suscitaient en nous. J'avais déjà plusieurs fois éprouvé cette sensation de lassitude. Je m'étais dit qu'il suffisait de lâcher peu à peu ses envies, dans le rythme du vieillissement consenti, pour qu'il soit alors facile de mourir, comme si la nature avait tout parfaitement prévu jusqu'au lâcher final. Mais là si vite, sans avoir le temps de me préparer, il y avait de quoi hurler.

Et me répéter encore, pour me convaincre, que tout allait finir. Les œufs durs sur les comptoirs. Ce turfiste minable qui s'affairait à aligner des canassons sur un ticket. Les blattes accrochées autour du passe-plat.

Personne ne me parlait. Habituellement il y avait toujours un type pour m'entreprendre, je lâchais des « bien sûr » de politesse, et on me remettait des coups à boire dont je ne voulais pas. Souvent je voulais juste partir. Aujourd'hui il y en avait aucun pour me retenir. À croire qu'ils flairaient la mort et s'en tenaient à bonne distance, comme s'ils ne savaient pas qu'ils étaient déjà tous contaminés!

Mes divagations finirent par se calmer, et mes parents se glissèrent jusqu'à moi. C'étaient les seuls qui auraient réellement su me soutenir mais il était trop tard. Ils étaient décédés. Durant de longues années, ils avaient honorablement fait barrage à ma mort, puis usés par la vieillesse, ils m'avaient laissé seul en face d'elle. Ce fut ensuite un petit garçon sans visage. L'enfant que je n'avais pas eu, et qui ne m'adresserait jamais ce signe de complicité qui, paraît-il, apaise les derniers instants des vivants fauchés trop tôt. J'avais souvent pensé à lui, mais il n'était plus temps d'avoir des regrets. Alors vint Françoise que toutes mes divagations n'avaient servi qu'à éloigner. Pour ne pas affronter la seule et vraie souffrance. Plus que perdre la vie, je perdais Françoise. Et je me mis à pleurer. Le patron vint vers moi pour me conseiller, d'une voix bourrue, de rentrer chez moi. Je haussai les épaules et demandai un autre cognac qu'il me servit avec un sourire de tiroir-caisse.

Je pleurais sur Françoise. Ma Françoise. Je pleurais sur moi.

Je me réjouissais de la savoir mariée, alors que j'avais passé des mois à maudire son mari. Elle n'en parlait jamais

Jacques, cela devient dangereux. Je vais me sauver. Il est temps de te déterminer. Voilà, tu regardes maintenant vers l'armoire ou vers le jardin. Maintiens bien ton regard, ne bouge plus.

C'est très bien, Jacques, je vais respecter ta volonté. Il en sera fait comme tu viens de le décider.

Adieu.

**Achévé d'imprimer  
sur les presses de  
l'Imprimerie France Quercy  
113, rue André Breton  
46001 CAHORS  
d'après montages et gravure  
numériques  
(Computer To Plate)  
Dépôt légal : mars 1998  
Numéro d'impression : 80994**